

Dossier  
de presse

**TNS**

**Théâtre  
National  
de Strasbourg  
École supérieure  
d'art dramatique**

# LA PUCE À L'OREILLE

*de Georges Feydeau*

*Mise en scène Stanislas Nordey*

**Du mardi 27 janvier au dimanche 15 février 2004**

Du mardi au samedi à 20h

Les dimanches 8 et 15 janvier à 16h

Relâche les lundis et dimanche 1<sup>er</sup> février

**TNS, salle Koltès**

**Contact**

Chantal Regairaz

03 88 24 88 38

[presse@tns.fr](mailto:presse@tns.fr)

Site internet : [www.tns.fr](http://www.tns.fr)

Réservations : 03 88 24 88 24

Tarifs : de 5,50€ à 22,50€

# La Puce à l'oreille

de *Georges Feydeau*

Mise en scène *Stanislas Nordey*

**Rencontre  
avec l'équipe artistique**  
à l'issue de la représentation  
**Le dimanche 8 Février**

Scénographe **Emmanuel Clolus**  
Lumière **Philippe Berthomé**  
Son **Nicolas Guérin**  
Costumes **Raoul Fernandez**  
Chorégraphie **Loïc Touzé**  
Régie générale **Rémi Claude**  
Assistanat à la mise en scène **Christine Letailleur**

Avec  
*Baptistin* **Gérard Belliard**  
*Romain Tournel* **Cyril Bothorel**  
*Raymonde Chandebise* **Marie Cariès**  
*Eugénie* **Garance Dor**  
*Carlos Homenidès de Histangua* **Olivier Dupuy**  
*Victor Emmanuel Chandebise et Poche* **Christian Esnay**  
*Olympe Ferrailon* **Raoul Fernandez**  
*Rugby* **Eric Laguigné**  
*Camille Chandebise* **Laurent Meininger**  
*Antoinette* **Sophie Mihran**  
*Augustin Ferrailon* **Bruno Pesenti**  
*Lucienne Homenidès de Histangua* **Lamy Reragui**  
*Etienne* **Loïc Le Roux**  
*Dr Finache* **Laurent Sauvage**  
et la participation amicale de **Rémi Claude**

Dates **Du mardi 27 janvier  
au dimanche 15 février 2004**  
Du mardi au samedi à 20h  
Les dimanches 8 et 15 janvier à 16h  
Relâche les lundis et dimanche 1<sup>er</sup> février

Salle **Koltès**

Durée **1<sup>ère</sup> partie : 1h40' / Entracte : 25'  
2<sup>ème</sup> partie : 50'**

Production **Théâtre National de Bretagne/Rennes,  
Théâtre National de la Colline/Paris,  
Compagnie Nordey**

*Une délirante histoire de sosies et une panne conjugale à répétition sont les principaux ingrédients de La Puce à l'oreille. Ces fiascos précipitent dans des quiproquos frénétiques tout un monde bourgeois que le sexe rend fou. On n'attendait guère Stanislas Nordey, familier d'un répertoire contemporain plutôt sombre, dans ce genre hilarant. Son spectacle s'engouffre avec bonheur dans la folie de parler et l'angoisse de jouir qui font tourner le monde de Feydeau.*

J'ai toujours privilégié dans mes choix de textes, l'inédit, l'inexploré, le contrepoint, les terres mouvantes. Après Schwab, Pasolini et Gabily ces trois dernières années, la saison qui s'ouvre me donne l'opportunité de travailler sur deux créations théâtrales.

J'ai choisi Magnus Dahlström et Georges Feydeau, un grand écart apparent mais en réalité un chemin très cohérent dans mon parcours.

Dahlström s'inscrit délibérément dans l'exploration obstinée du répertoire contemporain que je mène depuis dix ans et Feydeau un peu au même titre que mon voyage en terre élisabéthaine (*Le Songe d'une Nuit d'Été*) représente un passage à l'acte toujours différé mais ardemment désiré.

Feydeau est pour moi celui qui a su peut-être le mieux, au cours du siècle précédent, explorer la vie du cauchemar éveillé, de la fantaisie inquiétante sans limites de vraisemblance. Le deuxième acte de *La Puce à l'oreille* est pour moi sans conteste un chef-d'œuvre de "nonsense", une mécanique théâtrale maîtrisée d'abord puis qui s'emballe au point de verser dans le fossé.

J'aime la rythmique d'une langue, pouvoir m'y attacher, la décrypter et la précision d'écriture de Feydeau me fascine à plus d'un titre.

Un homme, Chandebise, ne peut plus honorer sexuellement sa femme. Celle-ci le piège car elle le croit infidèle. Le hasard et l'absurde s'en mêlent lorsque à l'hôtel du Minet Galant où le pauvre homme se retrouve, surgit son sosie, présence aggravant le gouffre déjà entrouvert. Ce même sosie en une ultime pirouette sautera par la fenêtre du 1er étage comme par enchantement et disparaîtra à jamais. A la toute fin de la pièce, Chandebise promet à sa femme, qui à la suite de ses défaillances sexuelles lui avait dit avoir "la puce à l'oreille", qu'il tuera la puce ce soir. Enfin "j'espère" conclut-il. La pièce se terminant par une interrogation en suspens.

Kafka et les Marx Brothers sont mes plus proches compagnons dans l'élaboration de la scénographie et de la dramaturgie. Feydeau inventait des machines, ce sont le démontage et l'assemblage de ces mécanismes qui m'intéressent.

Pas question de trancher entre une fausse querelle entre l'idée de "faire un Feydeau sérieusement" ou de "succomber à la tentation du cabotinage", ce désir est là, indiscutable, pollué par rien d'autre que par l'angoisse d'échouer à restituer quelque chose d'intense quant à la beauté architecturale de cette pièce.

1907, la Belle Époque, un nouveau siècle, une avant-veille de premier conflit mondial, Paris. Il va de soi que notre recherche portera aussi sur la provenance de cette voie-là, sur le mystère de ces pièces dont le cadre était souvent des appartements bourgeois du Boulevard des Capucines ou du Boulevard Haussmann et dont les représentations se déroulaient à quelques centaines de mètres de là sur les boulevards.

Du rire il sera question sans doute car dans notre imaginaire comme dans celui du spectateur, il est le premier témoin convoqué à l'évocation de ce théâtre-là.

**Stanislas Nordey**  
Juin 2002

## « La fameuse mécanique de Feydeau »

Stanislas Nordey affrontant Feydeau après Pasolini, Gabily, Lagarce, Genet, Koltès ou même Marivaux –entre autres– on peut parler d’un effet de surprise. Qui ne l’étonne ni ne le trouble. En fait, après avoir navigué au cœur de ces sensibilités déchirées, il cherchait autre chose. Du côté de Ionesco d’abord, qui l’a conduit à Feydeau, auquel, on l’a beaucoup dit, le Théâtre de l’Absurde doit tout ou presque.

C’est donc à travers le maître du vaudeville déjanté que Stanislas Nordey découvre une forme dont il soupçonnait à peine l’existence : fermement structurée, fondée sur le rebondissement, le “coup de théâtre”, le quiproquo. Il fait, dit-il, une cure de tradition, et s’en déclare ravi, subjugué par l’intelligence d’une écriture “*sans rien de trop, où rien ne peut être déplacé ni changé, ni interverti, pas même les innombrables interjections, les “ah”, les “hein”, les “oh”...*”. “*La fameuse “mécanique” de Feydeau ne fonctionne pas sur un système. Feydeau avouait ne pas faire de plan. Parfois il entamait une scène entre deux personnages sans la moindre idée préconçue. Une chose en amenant une autre il avançait à l’aveuglette, et à un moment donné, se trouvait obligé d’imaginer une solution, forcément délirante. En revanche, il élaguait beaucoup, comme le prouvent ses manuscrits, que nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale.*”

Abordant les terres inconnues du théâtre de situation, Stanislas Nordey en reconnaît les complexités, les “double-fonds”, les chausse-trappes. Il rencontre des hommes et des femmes, êtres de chair pour qui le sexe - il n’est question que de ça- se vit dans l’urgence, personnages stéréotypés mais absolument sincères, innocents, vulnérables, fantaisistes involontaires débordés par leurs fantasmes, rongés de cauchemars.

- “*Deux sortes de cauchemars, ni anciens ni nouveaux: la hantise de l’impuissance, la jalousie. Tout part de là et mène à la folie. D’ailleurs Feydeau, mari trompé, fréquentait les bordels, a fini dans un hôtel, seul, syphilitique, obsédé par les grooms qu’il faisait monter chez lui.*”

Le premier acte de *La Puce à l’oreille* se passe dans un salon bourgeois, le second dans un hôtel de passe chic, tenu par un ancien militaire... Au troisième, une ahurissante histoire de sosie aide à transformer cet hôtel en une véritable maison de fous. Chaque partie suit son rythme. Avec, pour commencer, des scènes d’exposition tissant patiemment et minutieusement la toile dans laquelle vont se laisser piéger les personnages.

-“*Il faut prendre le temps de la voir se tisser au travers des dialogues. Au second acte, elle s’emmêle. Tout se passe alors très vite, avec beaucoup de mouvements, sans beaucoup de mots, lancés entre deux portes, entre deux courses, par des gens qui se croisent. Et au troisième, c’est le déchaînement. Une sorte de logorrhée chorale frénétique. On décolle du réel. Tous éprouvent la nécessité de raconter ce qui leur est arrivé, ce qui se passe, comme pour se persuader qu’ils ne sont pas en plein cauchemar, en train de rêver.*”

Ce n’est donc pas la tromperie qui fait avancer la pièce, mais l’angoisse qu’elle provoque. Et c’est la manière dont cette angoisse tellement dérisoire est assumée (mal et maladroitement) qui provoque le rire. Chacun est susceptible d’y retrouver ses propres ridicules. Quel bonheur de pouvoir s’en moquer !

Georges Feydeau est mort en 1921. Il n’avait pas soixante ans, et à son actif comptait plus de vingt pièces, qui, pour une bonne moitié, sont devenues des classiques. La preuve: non seulement on ne s’en lasse pas, non seulement elles sont jouées ici et là y compris hors Hexagone, dans le secteur privé, et aussi public (théâtres nationaux, centres dramatiques et autres institutions parfaitement culturelles), mais tout autant ou presque que l’inusable répertoire de Molière, elles sont “revisitées” par les metteurs en scène. Avec bonheur souvent, confirmant ainsi leur capacité d’adaptation au mouvement des mentalités, des mœurs, des modes, dont la représentation théâtrale est le miroir. On ne peut plus aujourd’hui dire Racine comme Sarah Bernhardt -ni Corneille comme Gérard Philipe. On ne joue plus Feydeau comme en 1907, année où fut créée *La Puce à l’oreille*.

A ce que l'on est en droit d'imaginer, les acteurs n'y allaient pas par quatre chemins. Poussant le jeu, et sans ménager leur propre image, ils caricaturaient en direct leur public, qui, plus bourgeois que populaire, s'y retrouvait et en redemandait. C'était le temps des "emplois". Dans le vaudeville : cocu, cocotte, épouse futée, frondeur, amant, malotru, domestique, bonne, garçon d'étage... Tous les stéréotypes d'une société, chacun avec un physique bien déterminé, des vêtements concordants. De sorte qu'au premier coup d'oeil, les spectateurs savaient à qui ils avaient à faire, le maître ou le valet, la sotte ou la rusée, le charmeur ou le ridicule...

Confort intellectuel aujourd'hui impensable, et que Stanislas Nordey tente de reconstituer en habillant chacun d'une seule couleur. Ce n'est pas inutile avec *La Puce à l'oreille*, étant donné le nombre de personnages qui se cognent les uns aux autres, dans un tournis insensé d'imbroglis. Du pur vaudeville. Tout y est : "mécanisme infernal" des quiproquos et des portes qui claquent, débordements divers, notamment sexuels. Dans ce domaine non plus, Feydeau ne misait pas sur la sobriété. À la grivoiserie alors en vogue (le genre double sens et sous-entendus pas vraiment raffinés) il apporte une franchise au bord du cynisme. Il plonge dans les fantasmes comme dans les hypocrisies morales et sociales de son temps, avec une sorte de brutalité amère.

Alain Françon a créé *La Dame de chez Maxim's* où Dominique Valadié entraînait spectacle et spectateurs dans une loufoquerie effarante, entre délire et effroi. Car ce Roi du Boulevard offre aux comédiens l'occasion de numéros éblouissants.

Stanislas Nordey, lui, refuse les numéros d'acteur. Il demande aux siens de travailler sur la sincère naïveté de leurs personnages, manière de les faire accepter, et même, aussi crapuleux soient-ils, de les faire aimer. À vrai dire, ils agissent tellement à côté de la plaque qu'ils en deviennent attendrissants. La réalité leur échappe, ils nagent dans un désarroi cosmique qui appelle le fantasme, le fantastique.

Option choisie par Lukas Hemleb pour la nouvelle mise en scène du *Dindon* à la Comédie-Française. Avec lui, les portes ne claquent pas, elles se teintent de couleurs diverses, et ce sont les murs qui bougent... Murs d'un fantasmagorique "salon bourgeois", incontournable point de départ du Théâtre de Boulevard en général. Mais aujourd'hui, au temps des Bobos, un salon bourgeois, c'est quoi ? Un loft ? Quant aux bordels de luxe, ils sont remplacés par des clubs de rencontres.

Alors Stanislas Nordey remplace le ballet des portes qui claquent par une tournette voilant et dévoilant les turpitudes des uns et des autres. Chez Roger Planchon (*Occupe toi d'Amélie* à la Comédie-Française) elle permettait d'accélérer les changements de lieu. Chez Didier Bezace (*Léonie est en avance*, *Feu la mère de Madame*, *On purge bébé* en trilogie), elle visualisait le temps qui passe dans la vie d'un couple...

Super-vaudeville, comédie de mœurs, burlesque, absurde, féerique, onirique, le théâtre de Feydeau est tout ça. Stanislas Nordey y ajoute le comique de l'angoisse... Tant qu'il sera joué, la liste n'est pas close.

**Colette Godard**

# Georges Feydeau (1862-1921)

## Itinéraire

*« Bien découplé, charmant visage, avec on ne sait quoi d'impertinent qui lui courait de la cravate bien nouée au naturel ondoisement des fins cheveux blonds, il était beau, plaisait dès qu'on l'apercevait, joueur, fumeur, bref charmant. »*

**René Peter**

Georges Feydeau naît à Paris le 8 décembre 1862. Il descend, par son père, des Marquis de Feydeau de Marville. Ernest Feydeau, son père, était à la fois boursier, directeur de journaux et romancier. A 40, il a épousé Lodzia Zelwska, juive polonaise âgée de vingt ans, nièce du vicomte de Calonne. De cette union, naîtront Georges en 1862 et Valentine en 1866. Très belle femme, Lodzia aura de nombreuses aventures, notamment parmi les plus hautes personnalités de l'empire. On dit que Georges aurait pu être le fils de Napoléon III... ou du Duc de Morny.

Très tôt, Georges se passionne pour le théâtre. Ses études au lycée l'ennuient terriblement et pendant les cours, il écrit. Il cultive également un autre violon d'Ingres : la peinture. A 26 ans, il épouse Anne-Marie Carolus-Duran, fille du célèbre peintre dont il a été l'élève. Ils auront quatre enfants.

Au lendemain de son mariage, Georges s'efforce de mener une vie stable et réglée. Cela ne dure qu'un temps et il renoue bien vite avec ses anciennes habitudes de noctambule. Il ne peut se passer de la vie nocturne, du Boulevard, de Chez Maxim's, où il trouve la plus grande partie de son inspiration, du jeu – où il perd des sommes faramineuses – et des femmes. Ses liaisons sont cependant sans lendemain, c'est sans doute pour cette raison qu'il ne subsiste aucune correspondance amoureuse de Feydeau. Peu à peu le couple se délite. Anne-Marie entretient une liaison avec un homme plus jeune qu'elle. Georges ne le supporte pas, quitte le domicile conjugal et s'installe à l'hôtel Terminus, en face de la gare Saint-Lazare. Il y restera dix ans. En 1909, le couple divorce.

A l'approche de la quarantaine, Georges Feydeau est las du métier d'auteur dramatique, et plus particulièrement du vaudeville, mais il doit gagner de l'argent. Ses revenus sont certes énormes grâce aux reprises de ses succès dans le monde entier, mais insuffisants pour subvenir à ses dépenses : train de vie, éducation de ses quatre enfants, dépenses de jeu, sa passion pour les toiles impressionnistes...

Les femmes l'ennuient également. Il s'adonne à de nouveaux plaisirs : il s'intéresse notamment aux jeunes gens et plus particulièrement aux grooms des grands hôtels. Il s'adonne à la cocaïne pour stimuler ses facultés créatrices, mais en consomme avec prudence, sans jamais tomber dans la dépendance.

En 1919, atteint de la syphilis, Feydeau est hospitalisé à Rueil-Malmaison. Il souffre de troubles psychiques et n'hésite pas alors à se présenter comme le fils naturel de Napoléon III et à s'y identifier. Il meurt à l'âge de 58 ans.

Feydeau a écrit *la Puce à l'oreille* en 1906. Il est âgé de 45 ans et est l'un des vaudevillistes les plus applaudis du public, et des plus courtisés par les directeurs de théâtre. La pièce est présentée au Théâtre des Nouveautés en 1907. Elle remporte un triomphe. Elle sera reprise de nombreuses fois, notamment par Jacques Charon (1967, Théâtre Marigny). Elle entre à la Comédie Française en 1978, dans la mise en scène de Jean-Laurent Cochet. Marcel Maréchal (1985), Jean-Claude Brialy (1968 et 1971), Bernard Murat (1996) l'ont, entre autres, mise en scène...

# Stanislas Nordey

Stanislas Nordey a suivi sa formation de comédien au Cours Véronique Nordey durant trois ans, puis au C.N.S.A.D. Il crée, avec Véronique Nordey, la compagnie Nordey en 1988.

Comédien, il a joué sous les directions de : Marianne Landowski, *Tête d'Or* (1988) ; Gilles Gleize, *les Estivants* de Gorki (1989) ; Madeleine Marion, *Shaptai* de Raphaël Sadin (1990) ; Jean-Pierre Vincent, *Combats dans l'ouest* (1990). Il s'est mis en scène dans : *la Dispute* de Marivaux, *Pylade* de Pier Paolo Pasolini, *le Songe d'une nuit d'été*, *Contention* de Didier-Georges Gabily, *Enfin mort, enfin plus de souffle* de Werner Schwab.

Depuis 1988, il a notamment mis en scène :

- *la Dispute* de Marivaux
- *Bête de style* de Pier Paolo Pasolini
- *la Légende de Siegfried* de Stanislas Nordey
- *Calderon* de Pier Paolo Pasolini
- *la Conquête du Pôle Sud* de Manfred Karge
- *14 Pièces piégées* d'Armando Llamas
- *Pylade* de Pier Paolo Pasolini
- *Vole mon dragon* d'Hervé Guibert
- *Splendid's* de Jean Genet
- *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare
- *un Etrange voyage* de Nazim Hikmet
- *la Noce* de Stanislas Wyspianski
- *le Rossignol* d'Igor Stravinsky
- *le Pierrot lunaire* d'Arnold Schoenberg
- *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce
- *Contention – la Dispute* de Didier-Georges Gabily et Marivaux
- *Mirad, un garçon de Bosnie* de Ad de Bont
- *Comédies féroces* de Werner Schwab
- *Tartuffe* de Molière
- *le Grand macabre*, opéra de Giorgy Ligeti
- *Porcherie* de Pier Paolo Pasolini
- *les Trois sœurs*, opéra de Peter Eötvös
- *Récits de naissance*, trois textes de Roland Fichet, Philippe Minyana et Jean-Marie Piemme
- *Kopemikus*, opéra de Claude Vivier
- *Héloïse et Abélard*, opéra de Ahmed Essyad
- *Violences* de Didier-Georges Gabily
- *l'Épreuve du feu* de Magnus Dahlström

De 1995 à 1997, Stanislas Nordey est associé à la direction artistique du théâtre Nanterre Amandiers, et de Janvier 1998 à 2001 il est directeur du théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. Depuis 2000, il est responsable pédagogique de l'école du T.N.B. à Rennes ; il y suit la quatrième promotion de l'École (14 élèves).

# Dans le même temps

## au monde

Texte et mise en scène **Joël Pommerat**

> **Création**

**Du 21 janvier au 7 février 2004**

Du mardi au samedi à 20h00

Le dimanche 1<sup>er</sup> février à 16h00

Relâche les lundis et le dimanche 25 janvier

**TNS, salle Gignoux**

## Le Misanthrope (en tournée)

De **Molière**

Mise en scène et scénographie **Stéphane Braunschweig**

> **Création** avec la troupe du TNS

A **Paris**, au Théâtre des Bouffes du Nord : **Du 8 janvier au 15 février**

A **Besançon**, au Nouveau Théâtre : **Du 18 au 21 février**

Suite à l'annulation de 5 représentations en décembre,  
le TNS propose 5 nouvelles dates :

**Du 1<sup>er</sup> au 5 juin 2004**

**à 20h**

*Renseignements et réservations au 03.88.24.88.24*

# Prochains spectacles

## La Famille Schroffenstein

De **Heinrich von Kleist**

Mise en scène et scénographie **Stéphane Braunschweig**

> **Reprise** d'une création avec la troupe du TNS

**Du 12 au 19 mars 2004**

Tous les jours à 20h

Relâche le dimanche 14 mars

**TNS, Salle Koltès**

## Derniers remords avant l'oubli

De **Jean-Luc Lagarce**

Mise en scène **Jean-Pierre Vincent**

**Du 24 mars au 7 avril 2004**

Du mardi au samedi à 20h

Le dimanche 4 avril à 16h

Relâche les lundis et le dimanche 28 mars